



Dostoïevski
L'Adolescent

Les Nuits blanches - Le Sous-sol
Le Joueur - L'Éternel Mari

INTRODUCTION DE PIERRE PASCAL
TRADUCTIONS ET NOTES PAR PIERRE PASCAL,
BORIS DE SCHLÆZER ET SYLVIE LUNEAU

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

DOSTOÏEVSKI

L'Adolescent

Les Nuits blanches — Le Sous-sol
Le Joueur — L'Éternel Mari

INTRODUCTION PAR PIERRE PASCAL

TRADUCTIONS ET NOTES

PAR PIERRE PASCAL, B. DE SCHLÖTZER
ET SYLVIE LUNEAU

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1956.

L'ADOLESCENT

Tous les mots ou passages en italique suivis d'un astérisque supérieur sont en français dans le texte original.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

I

N'y tenant plus, je¹ commence à écrire cette histoire de mes premiers pas dans la carrière de la vie. Et pourtant j'aurais pu m'en passer. Il est une chose certaine : c'est que jamais plus je n'écrirai mon autobiographie, dussé-je vivre cent ans. Il faut être trop basement épris de soi, pour en parler sans honte. La seule excuse que je me trouve, c'est que je n'écris pas pour le même motif que tout le monde, c'est-à-dire pour obtenir les louanges du lecteur. Si tout d'un coup je me suis mis en tête de noter mot pour mot tout ce qui m'est arrivé depuis l'année dernière, c'est par un besoin intérieur : tant j'ai été frappé par les faits accomplis ! Je me borne à enregistrer les événements, évitant de toutes mes forces ce qui leur est étranger, et surtout les artifices littéraires ; un littérateur écrit trente années durant, et finalement ignore pourquoi il a écrit tant d'années. Je ne suis pas littérateur et je ne veux pas l'être. Traîner l'intimité de mon âme et une jolie description de mes sentiments sur leur marché littéraire serait à mes yeux une inconvenance et une bassesse. Je prévois cependant, non sans déplaisir, qu'il sera probablement impossible d'éviter complètement les descriptions de sentiments et les réflexions (peut-être même vulgaires) : tant démoralise l'homme tout travail littéraire, même entrepris uniquement pour soi ! Et ces réflexions peuvent être même très vulgaires, parce que ce que vous estimez, vous, peut fort bien n'avoir aucune valeur pour un étranger. Mais tout cela soit dit entre parenthèses. Voilà ma préface faite : il n'y

aura plus rien de ce genre. A l'œuvre! bien qu'il n'y ait rien de plus malaisé que d'entreprendre un ouvrage, et peut-être même de se mettre à l'œuvre en général.

II

Je commence, c'est-à-dire que je voudrais commencer mes mémoires à la date du 19 septembre de l'année dernière¹, c'est-à-dire précisément le jour où pour la première fois j'ai rencontré...

Mais expliquer qui j'ai rencontré, comme cela, d'avance, quand personne ne sait rien, sera vulgaire; ce ton même, je crois, est vulgaire : après m'être juré d'éviter les ornements littéraires, voilà que j'y tombe dès la première ligne. En outre, pour écrire de façon sensée, il ne suffit pas de le vouloir. Je ferai aussi remarquer qu'il n'est pas, je crois bien, une seule langue européenne qu'il soit aussi difficile d'écrire que le russe. Je viens de relire ce que j'ai écrit à l'instant, et je vois que je suis beaucoup plus intelligent que ce qui est écrit là. Comment se fait-il donc que les choses énoncées par un homme intelligent soient infiniment plus sottes que ce qui reste dans son cerveau? Je l'ai remarqué plus d'une fois chez moi et dans mes rapports oraux avec les autres hommes durant toute cette dernière année fatale, et j'en ai été bien tourmenté.

Bien que je commence à la date du 19 septembre, je dirai cependant en deux mots qui je suis, où j'ai été avant cette date et par suite ce que je pouvais avoir en tête, au moins partiellement, dans cette matinée du 19 septembre, pour que ce soit plus intelligible au lecteur, et à moi aussi peut-être.

III

Je suis un ancien lycéen, et me voici maintenant dans ma vingt et unième année. Mon nom est Dolgorouki, et mon père légal Makar Ivanov Dolgorouki², ex-serf domestique des seigneurs Versilov. Ainsi, je suis fils légitime, bien qu'au plus haut point illégitime, et que mon origine ne fasse pas le moindre doute. Voici comment : il y a

vingt-deux ans, le propriétaire Versilov (c'est lui mon père), âgé de vingt-cinq ans, visita son domaine de la province de Toula. Je suppose qu'à cette époque c'était encore un être bien impersonnel. C'est curieux comme cet homme qui m'a tellement frappé dès mon enfance, qui a eu une influence si capitale sur la formation de mon âme et qui, pour longtemps peut-être, a contaminé tout mon avenir, demeure pour moi, aujourd'hui encore et sur une infinité de points, une véritable énigme. Mais nous y reviendrons plus tard. Ce n'est pas si facile à raconter. Cet homme, de toute façon, tout mon cahier sera plein de lui.

A cette époque, à vingt-cinq ans, il venait de perdre sa femme. C'était une fille du grand monde, mais pas très riche, une Fanariotova, et il avait d'elle un fils et une fille. Mes renseignements sur cette épouse si tôt disparue sont assez incomplets et se perdent dans l'ensemble de mes matériaux; d'ailleurs, bien des circonstances de la vie de Versilov m'ont échappé, tant il a toujours été avec moi fier, hautain, renfermé et négligent, en dépit d'une espèce d'humilité, parfois stupéfiante, en face de moi. Je mentionne cependant, à titre d'indication, qu'il a dépensé au cours de son existence trois fortunes et même assez grosses, au total plus de quatre cent mille roubles¹ et peut-être davantage. Maintenant, naturellement, il n'a plus un kopek...

Il vint alors dans son domaine « Dieu sait pourquoi »; du moins c'est ainsi qu'il s'en expliqua plus tard avec moi. Ses petits enfants n'étaient pas avec lui, mais chez des parents, selon son habitude : c'est ainsi qu'il en usa toute sa vie avec sa progéniture, légitime ou illégitime. Il y avait dans ce bien une quantité de domestiques : parmi eux, le jardinier Makar Ivanov Dolgorouki. J'ajouterai ici, pour ne plus avoir à y revenir : peu de gens ont pu autant maudire leur nom que je l'ai fait tout le long de ma vie. C'était sans doute stupide, mais c'était ainsi. Chaque fois que j'entrais dans une école ou que je rencontrais des gens auxquels mon âge m'obligeait à rendre des comptes, bref chaque maître d'école, précepteur, censeur, curé, n'importe qui, après avoir demandé mon nom et appris que j'étais Dolgorouki, éprouvait le besoin d'ajouter :

— Prince Dolgorouki?

Et chaque fois j'étais obligé d'expliquer à tous ces désœuvrés :

— Non, Dolgorouki *tout court*¹.

Ce *tout court* finit par me rendre fou. Je noterai comme une espèce de phénomène que je ne me rappelle pas une seule exception : tous me posaient la question. Certains, manifestement, la posaient sans le moindre intérêt ; je ne sais d'ailleurs pas en quoi cela pouvait intéresser qui que ce fût. Mais tous la posaient, tous, jusqu'au dernier. En apprenant que j'étais Dolgorouki *tout court*, le questionneur me toisait d'ordinaire d'un regard obtus et sottement indifférent, témoignant qu'il ne savait pas lui-même pourquoi il m'avait interrogé, et s'en allait. Mais les plus blessants étaient les camarades d'école. Comment un écolier interroge-t-il un nouveau ? Le nouveau, éperdu et confus, le premier jour de son entrée à l'école (à n'importe quelle école) est le souffre-douleur général : on le commande, on le taquine, on le traite en valet. Un gros garçon plein de santé se plante tout à coup devant sa victime, bien en face, et l'observe quelques instants d'un œil sévère et insolent. Le nouveau se tient devant lui en silence, le regarde de travers, s'il n'est pas un lâche et attend les événements.

— Comment t'appelles-tu ?

— Dolgorouki.

— Prince Dolgorouki ?

— Non, Dolgorouki *tout court*.

— Ah!... *tout court* ! Idiot !

Et il a raison : rien de plus bête que de s'appeler Dolgorouki quand on n'est pas prince. Cette bêtise, je la traîne avec moi sans qu'il y ait de ma faute. Plus tard, quand je commençai à me fâcher sérieusement, à la question :

— Tu es prince ?

Je répondais toujours :

— Non, je suis fils d'un domestique, ancien serf.

Plus tard encore, quand j'entraî finalement en fureur, à la question : Vous êtes prince ? je répondis fermement un jour :

— Non, Dolgorouki *tout court*, fils naturel de mon ancien seigneur, monsieur Versilov.

C'est en rhétorique que je fis cette trouvaille et, bien que je me fusse bientôt convaincu que c'était une sottise,

je n'y renonçai pas tout de suite. Je me souviens qu'un des professeurs — c'était d'ailleurs le seul — découvrit que j'étais « plein d'idées de vengeance et de civisme ». D'une façon générale, on accueillit cette sortie avec un sérieux un peu offensant pour moi. Enfin un de mes camarades, un petit très mordant et avec lequel je ne causais guère qu'une fois l'an, me dit d'un air profond, mais en regardant légèrement de côté :

— Ces sentiments vous font honneur, bien sûr, et, sans aucun doute, vous avez de quoi être fier. Pourtant, à votre place, je ne ferais pas tant le glorieux, d'être enfant naturel... On dirait vraiment que vous êtes à la noce!

Depuis lors je cessai de *me vanter* de mon illégitimité.

Je le répète, il est difficile d'écrire en russe : j'ai déjà noirci trois feuilles pour expliquer comment j'ai pesté toute ma vie contre mon nom, et le lecteur a sûrement conclu déjà que j'enrage tout bonnement de ne pas être prince, mais Dolgorouki tout court. Je ne m'abaisserai pas à m'expliquer et à me justifier une fois de plus.

IV

Ainsi donc, parmi cette domesticité qui était légion, en dehors de Makar Ivanov, il se trouvait une fille, et qui avait déjà dans les dix-huit ans quand Makar Dolgorouki, à cinquante ans, manifesta tout à coup l'intention de l'épouser. Sous le servage, les mariages entre serfs domestiques se concluaient, comme on sait, avec l'autorisation des seigneurs, parfois même sur leur ordre. Dans le domaine habitait alors une tante; à vrai dire, ce n'était pas ma tante, mais la dame du château; seulement, je ne sais pourquoi, tout le monde l'appelait tante, tante en général, et c'était la même chose chez les Versilov, auxquels elle pouvait d'ailleurs fort bien être apparentée. C'était Tatiana Pavlovna Proutkova. Elle possédait encore à cette époque, dans la même province et le même district, trente-cinq « âmes » à elle. Elle administrait, ou plutôt surveillait à titre de voisine, le bien de Versilov (cinq cents âmes), et cette surveillance, d'après ce que j'ai entendu dire, valait celle de n'importe quel intendant spécialement instruit. D'ailleurs ses connaissances ne

m'intéressent nullement ; je veux seulement ajouter, rejetant toute pensée de louange et de flatterie, que cette Tatiana Pavlovna est une créature noble et même originale.

C'est donc elle qui, loin de contrarier les penchants matrimoniaux du sombre Makar Dolgorouki (il paraît qu'il était très sombre), les encouragea au plus haut point. Sofia Andréevna (cette serve de dix-huit ans, ma mère) était orpheline depuis plusieurs années déjà ; son père, qui avait pour Makar Dolgorouki un respect extraordinaire et lui était je ne sais pourquoi très obligé, serf lui aussi, en mourant six ans auparavant, sur son lit de mort, et on prétend même un quart d'heure avant de rendre le dernier soupir, si bien qu'on aurait pu y voir en cas de besoin un effet du délire s'il n'avait été déjà incapable comme serf, avait appelé Makar Dolgorouki et, devant tout le personnel et en présence du prêtre, lui avait exprimé à voix haute et pressante cette dernière volonté, en lui désignant sa fille : « Élève-la et prends-la pour femme ! » Ces paroles furent entendues de tout le monde. En ce qui concerne Makar Ivanov, j'ignore dans quels sentiments il se maria ensuite, avec grand plaisir ou seulement pour s'acquitter d'un devoir. Le plus probable est qu'il présentait les dehors d'une parfaite indifférence. C'était un homme qui, déjà alors, savait se « poser ». Sans être versé dans les écritures ni lettré (il savait par cœur tous les offices et surtout quelques vies de saints, mais surtout par ouï-dire), sans être une espèce de raisonneur d'office, il avait tout bonnement un caractère décidé, parfois même hasardeux ; il parlait avec aplomb, avait des jugements catégoriques et en un mot « vivait respectablement », selon son étonnante expression. Voilà quel homme c'était alors. Il jouissait naturellement du respect universel, mais, dit-on, se rendait insupportable à tous. Tout changea quand il quitta la maison : on ne parla plus de lui que comme d'un saint et d'un martyr. Tout cela, je le sais de bonne source.

Pour ce qui est du caractère de ma mère, Tatiana Pavlovna la garda jusqu'à dix-huit ans auprès d'elle, en dépit de l'intendant, qui voulait la faire mettre en apprentissage à Moscou, et lui donna quelque éducation, c'est-à-dire lui enseigna la couture, la coupe, les bonnes manières et même lui apprit un peu à lire. Pour écrire, ma mère

n'y arriva jamais convenablement. A ses yeux, ce mariage avec Makar Ivanov était depuis longtemps chose résolue et tout ce qui lui advint alors lui parut excellent et parfait; elle se laissa conduire à l'autel avec la physionomie la plus calme qu'on puisse avoir en pareil cas, si bien que Tatiana Pavlovna elle-même la traita alors de « poisson ». C'est de cette même Tatiana Pavlovna que j'ai appris ce qui concerne le caractère de ma mère à cette époque. Versilov arriva dans ses terres exactement six mois après ce mariage.

V

Je veux seulement indiquer que je n'ai jamais pu savoir ni deviner de façon satisfaisante comment débütèrent les choses entre lui et ma mère. Je suis tout disposé à croire, comme il me l'a assuré l'année dernière, le rouge au visage, bien qu'il me fît tout ce récit de l'air le plus dégagé et le plus « spirituel », qu'il n'y eut pas là le moindre roman, et que tout se passa « comme ça ». Je crois que c'est vrai, et « comme ça » est charmant. Malgré tout, j'ai toujours eu envie de savoir comment cela a pu débüiter. J'ai toujours eu et j'ai encore horreur de ces saletés. Non, bien sûr, ce n'est pas curiosité malsaine de ma part. Je ferai remarquer que jusqu'à l'année dernière je n'ai pour ainsi dire pas connu ma mère; dès l'enfance, j'ai été confié à des étrangers, pour le plus grand confort de Versilov (il en sera question plus tard), et par suite je suis incapable de me figurer la physionomie qu'elle pouvait avoir alors. Si elle n'était pas belle, qu'y avait-il en elle qui pût séduire un homme comme Versilov? Cette question est importante pour moi parce que cet homme se dessine ici sous un aspect extrêmement curieux. Voilà pourquoi je me la pose, et non par perversion. Lui-même, cet homme sombre et renfermé, me disait — avec cette aimable naïveté qu'il tirait le diable sait d'où (comme on tire un mouchoir de sa poche) quand il en avait besoin — qu'il était alors « un jeune chien stupide » et, sans être sentimental, il venait de lire « comme ça » *Antoine le souffre-douleur*¹ et *Pauline Saxe*², deux productions littéraires qui ont eu une influence civilisatrice inappréciable sur la jeune génération d'alors.

Il ajoutait que c'était peut-être à cause d'Antoine le souffre-douleur qu'il était revenu à la campagne, et il disait cela très sérieusement. Sous quelle forme ce « jeune chien stupide » put-il entrer en relations avec ma mère ? Je viens de songer que, si j'avais seulement un lecteur, il ne manquerait pas de s'esclaffer de rire à mes dépens : ridicule adolescent qui, en conservant sa sottise innocente, prétend raisonner de choses où il n'entend goutte ! Non certes, je n'y entends rien encore, et je l'avoue sans la moindre fierté, car je sais combien cette inexpérience est bête chez un grand dadais de vingt ans ; seulement je dirai à ce monsieur qu'il n'y entend rien non plus et je le lui prouverai. C'est vrai, en fait de femmes je ne connais rien, et je ne veux rien connaître, parce que je m'en moquerai toute ma vie, je me le suis bien juré. Et je sais pourtant qu'une femme peut vous enchanter de sa beauté, ou le diable sait de quoi encore, en un clin d'œil ; une autre, il faut la malaxer six mois avant de comprendre ce qu'elle a dans le ventre ; celle-là, pour la voir tout entière et l'aimer, il ne suffit pas de la regarder, il ne suffit pas d'être prêt à tout, il faut en outre être doué. J'en suis convaincu, bien que je ne sache rien ; sinon, il faudrait du coup rabaisser toutes les femmes au rang de simples animaux domestiques et ne les garder auprès de soi que sous cette forme. C'est ce que voudraient peut-être bien des gens.

Je le sais positivement de plusieurs sources, ma mère n'était pas une beauté, bien que je n'aie jamais vu son portrait de ce temps-là, qui existe quelque part. S'éprendre d'elle au premier regard était donc impossible. Pour une simple « distraction », Versilov pouvait en choisir une autre, et il y en avait une en effet, et même encore jeune fille, Anfissa Konstantinovna Sapojkova, une jeune femme de chambre. De plus, pour un homme débarquant là avec Antoine le souffre-douleur, attenter, en vertu du droit seigneurial, au bonheur conjugal de son serf aurait été bien honteux à ses propres yeux, car, je le répète, il n'y a pas plus de quelques mois, c'est-à-dire après vingt ans écoulés, il parlait encore de cet Antoine le souffre-douleur avec un sérieux extraordinaire. Or à Antoine on n'avait pris que son cheval, et non sa femme ! Il se passa donc quelque chose de particulier, au détriment de Mlle Sapojkova (selon moi, à son avantage).

Une ou deux fois, l'année dernière, dans les moments où on pouvait causer avec lui (ce n'était pas tous les jours qu'on pouvait causer avec lui), je lui ai posé toutes ces questions et j'ai remarqué que, malgré toute sa politesse et à vingt ans de distance, il se faisait longtemps prier. Mais j'arrivai à mes fins. Du moins, avec cette désinvolture mondaine qu'il se permettait maintes fois avec moi, il bredouilla un jour des choses bizarres : ma mère était une de ces personnes *sans défense* qu'on ne peut pas aimer — bien sûr que non! — mais qui tout à coup, on ne sait pourquoi, éveillent *la pitié*, à cause de leur douceur, à cause de quoi au fond? On n'en sait jamais rien. Mais la pitié dure; à force de pitié, on s'attache... « En un mot, mon petit, il arrive même qu'on ne puisse plus se détacher. » Voilà ce qu'il m'a dit. Et si les choses se sont réellement passées de la sorte, je suis obligé de voir en lui toute autre chose qu'un jeune chien stupide, comme il se qualifie lui-même à cette époque. C'est tout ce que je voulais noter.

D'ailleurs il se mit aussitôt à m'assurer que ma mère l'avait aimé par « humilité »; un peu plus, il allait inventer « par obéissance servile »! Il mentait par chic, il mentait contre sa conscience, contre l'honneur et la générosité!

Tout cela, bien sûr, je l'ai écrit, pourrait-on dire, à la louange de ma mère, et pourtant, je l'ai déjà déclaré, j'ignore absolument ce qu'elle était alors. Bien plus, je connais fort bien l'imperméabilité du milieu et des misérables notions parmi lesquelles elle a ranci depuis son enfance et parmi lesquelles elle a passé ensuite toute son existence. Malgré tout, le malheur fut consommé. A propos, une rectification : je me suis perdu dans les nuages et j'ai oublié un fait qu'il fallait au contraire mettre en vedette : c'est par *le malheur* que tout débuta entre eux. (J'espère que le lecteur ne fera pas semblant de ne pas comprendre tout de suite ce dont je veux parler.) En un mot, ces débuts furent seigneuriaux, bien que Mlle Sapojkova eût été laissée de côté. Mais ici j'interviens et je déclare d'avance que je ne me contredis nullement. De quoi, grand Dieu, de quoi pouvait alors parler un homme comme Versilov à une personne comme ma mère, même en cas d'amour irrésistible? J'ai entendu dire à des personnes débauchées que très souvent l'homme, en abordant la femme, commence sans prononcer un mot, ce qui

est évidemment le comble de la monstruosité et de l'écœurement; Versilov, même s'il l'avait voulu, n'aurait pas pu, je crois, commencer autrement avec ma mère. Pouvait-il commencer par lui expliquer *Pauline Saxe*? Sans compter que la littérature russe était le moindre de leurs soucis; d'après ses propres paroles (un jour qu'il se déboutonna avec moi), ils se cachaient dans les coins, se guettaient l'un l'autre dans les escaliers, rebondissaient bien loin, comme des ballons, les joues rouges, si quelqu'un passait, et le « tyran » tremblait devant la dernière des balayuses, en dépit de tous ses droits féodaux. Si les choses commencèrent à la mode seigneuriale, elles continuèrent de même, mais pas tout à fait, et au fond il n'y a pas d'explications à chercher. Elles ne pourraient qu'épaissir les ténèbres. Les proportions que prit leur amour sont déjà une énigme, puisque la première condition d'individus comme Versilov, c'est de tout planter là aussitôt le but atteint. Il en fut pourtant autrement. Pécher avec une jolie serve écervelée (ma mère n'était d'ailleurs pas écervelée), pour un « jeune chien » débauché (ils étaient tous débauchés, tous jusqu'au dernier, progressistes et rétrogrades), c'est chose non seulement possible, mais même inévitable, surtout si l'on songe à sa situation romanesque de jeune veuf et à son désœuvrement. Mais aimer pour toute la vie, c'est trop. Je ne garantis pas qu'il l'ait aimée; mais qu'il l'ait traînée derrière lui toute sa vie, c'est un fait.

J'ai posé bien des questions, mais il en est une, la plus importante, que je n'ai pas osé poser formellement à ma mère, bien que je me sois beaucoup rapproché d'elle l'année dernière et que, en enfant grossier et ingrat qui juge qu'on est *coupable devant lui*, je ne me sois pas du tout gêné avec elle. Cette question, la voici : comment a-t-elle pu, elle, mariée depuis six mois et écrasée sous toutes les idées sur la sainteté du mariage, écrasée comme une mouche sans défense, elle qui respectait son Makar Ivanovitch autant qu'une espèce de dieu, comment a-t-elle pu, en quelque quinze jours, tomber dans un pareil péché? Ce n'était pourtant pas une femme dévoyée. Au contraire je le dirai maintenant par anticipation, il serait difficile de se représenter âme plus pure, durant toute sa vie. La seule explication, c'est qu'elle a agi sans avoir conscience, non pas au sens où les avocats d'aujourd'hui le disent de

leurs assassins ou de leurs voleurs¹, mais sous une de ces impressions fortes qui, chez une victime un peu simple, l'emportent fatalement et tragiquement. Qui sait, elle aima peut-être à en mourir... la coupe de ses vêtements, la raie à la *parisienne* de ses cheveux, sa prononciation française, oui, française, à laquelle elle ne comprenait goutte, la romance qu'il avait chantée au piano. Elle aima quelque chose qu'elle n'avait jamais vu ni entendu (il était très bel homme) et du coup elle l'aima tout entier, jusqu'à défaillir, avec ses vêtements et ses romances. J'ai entendu dire que cela arrivait parfois aux jeunes serves à l'époque du servage, et même aux plus honnêtes. Je le comprends. Honte à qui l'expliquera uniquement par le servage et « l'humilité ». Ainsi donc, ce jeune homme a pu avoir assez de force et de séduction pour attirer une créature jusqu'alors aussi pure, et surtout une créature aussi parfaitement étrangère à sa nature, venant d'un monde tout autre et d'une tout autre terre, dans un abîme aussi manifeste. Que ce fût un abîme, ma mère, je l'espère, l'a toujours compris ; seulement tandis qu'elle y allait, elle n'y pensait pas ; ces êtres « sans défense » sont toujours les mêmes : ils savent que l'abîme est là et ils y courent.

Le péché accompli, ils se repentirent aussitôt. Il m'a raconté avec esprit comment il sanglota sur l'épaule de Makar Ivanovitch, appelé tout exprès pour cela dans son cabinet, tandis qu'elle, pendant ce temps... elle était couchée quelque part sans connaissance, dans sa chambrette de serve...

VI

Mais assez parlé de ces questions et de ces détails scandaleux. Versilov racheta ma mère à Makar Ivanov, s'en alla précipitamment et depuis lors, comme je l'ai écrit plus haut, la traîna à sa suite presque partout, sauf quand il s'absentait pour longtemps : il la laissait alors le plus souvent aux bons soins de la tante, c'est-à-dire de Tatiana Pavlovna Proutkova, qui dans ces occasions-là se trouvait toujours présente. Ils faisaient des séjours à Moscou, ils en faisaient dans toutes sortes d'autres domaines ou villes, et même à l'étranger, et enfin à Pétersbourg. J'en parlerai plus tard ou bien pas du tout. Je dirai seulement qu'un

an après Makar Ivanovitch je vins au monde; un an encore après, ma sœur; puis, dix ou onze ans plus tard, mon frère cadet, un garçon maladif qui mourut au bout de quelques mois. Ces couches douloureuses mirent fin à la beauté de ma mère. C'est du moins ce qu'on m'a dit : elle commença à vieillir et s'affaiblir rapidement.

Mais avec Makar Ivanovitch les relations ne cessèrent jamais. Où que séjournassent les Versilov, qu'ils vécussent plusieurs années de suite au même endroit ou qu'ils voyageassent, Makar Ivanovitch ne manquait pas d'envoyer de ses nouvelles « à la famille ». Il se constitua ainsi des relations singulières, un peu solennelles et presque sérieuses. Entre seigneurs, il s'y serait fatalement mêlé quelque chose de comique, je le sais fort bien; mais là, rien de pareil. Les lettres arrivaient deux fois l'an, ni plus ni moins, étonnamment semblables les unes aux autres. Je les ai vues; elles ne contiennent presque rien de personnel; au contraire, autant que possible, uniquement des informations cérémonieuses sur les événements les plus généraux et les sentiments les plus généraux, si l'on peut ainsi s'exprimer à propos de sentiments : des nouvelles de sa santé, puis des questions sur la santé du destinataire, puis des vœux, des salutations et des bénédictions cérémonieuses, et c'est tout. Cette généralité et cette impersonnalité sont, je crois, le bon ton et le savoir-vivre de ce milieu. « A notre aimable et respectée épouse Sofia Andréevna j'adresse notre plus humble salut... » « A nos chers enfants j'envoie notre bénédiction paternelle à jamais inaltérable. » Suivaient tous les noms des enfants, dans l'ordre de leur accumulation, moi compris. Je noterai ici que Makar Ivanovitch avait assez d'esprit pour ne jamais qualifier « Sa noblesse le très-respecté seigneur Andrei Pétrovitch » son « bienfaiteur », mais dans chaque lettre il lui adressait invariablement ses plus humbles salutations, en demandant sa bénédiction et pour lui la grâce de Dieu. Les réponses à Makar Ivanovitch étaient promptement envoyées par ma mère et toujours rédigées dans le même style. Versilov ne participait pas à la correspondance. Makar Ivanovitch écrivait de tous les coins de la Russie, des villes et des monastères où il séjournait, parfois longuement. Il devint un « errant¹ ». Il ne demandait jamais rien; par contre trois fois l'an il venait sans faute à la maison et s'arrêtait chez

VI. Le nouveau caprice d'un oisif	994
VII. Le mari et l'amant s'embrassent	1000
VIII. Lisa est malade	1011
IX. Le fantôme	1016
X. Le cimetière	1024
XI. Pavel Pavlovitch se marie	1031
XII. Chez les Zakhlébinine	1040
XIII. De quel côté penche la balance?	1058
XIV. Sachenka et Nadenka	1065
XV. Les comptes sont réglés	1073
XVI. Analyse	1081
XVII. L'éternel mari	1089

NOTES :

<i>L'Adolescent</i>	1101
<i>Les Nuits blanches</i>	1117
<i>Le Sous-Sol</i>	1117
<i>Le Joueur</i>	1119
<i>L'Éternel Mari</i>	1122

INDEX DES PERSONNAGES :

<i>L'Adolescent</i>	1127
<i>Le Joueur</i>	1129
<i>L'Éternel Mari</i>	1129

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

L'ADOLESCENT

LES NUITS BLANCHES

LE SOUS-SOL

L'ÉTERNEL MARI

Introduction par Pierre Pascal

L'époque de « L'Adolescent » par Sylvie Luneau

Note bibliographique

Index des personnages

Notes et variantes